

Ouverture : Ce que (nous) disent les objets médiévaux. Pour une approche poétique, herméneutique et anthropologique de l'objet

Fabienne Pomel

▶ **To cite this version:**

Fabienne Pomel. Ouverture : Ce que (nous) disent les objets médiévaux. Pour une approche poétique, herméneutique et anthropologique de l'objet. Lire les objets médiévaux : quand les choses font signe et sens / sous la direction de Fabienne Pomel, Presses universitaires de Rennes, pp.9-27, 2017, 978-2-7535-5309-5. hal-01615629

HAL Id: hal-01615629

https://univ-rennes2.hal.science/hal-01615629

Submitted on 13 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CE QUE (NOUS) DISENT LES OBJETS MÉDIÉVAUX

POUR UNE APPROCHE POÉTIQUE, HERMÉNEUTIQUE ET ANTHROPOLOGIQUE DE L'OBJET AU MOYEN ÂGE

Fabienne Pomel

Miroirs, clefs, cornes et plumes, cloches et horloges, machines et mécanismes spectaculaires : le séminaire du CETM ressemblerait à ce « tiroir dépareillé » de l'inventaire de Prévert ? Depuis 1999, nous nous sommes en effet intéressés successivement à différents objets emblématiques, au fil de programmes développés chacun sur deux ou trois années qui ont donné lieu à des rencontres mensuelles et à cinq volumes publiés aux PUR[1], avant de clore sur un programme consacré plus généralement à l'objet dans les textes médiévaux.

Le choix de travailler sur des objets concrets s'est fondé sur la volonté de trouver un terrain fédérateur pour les littéraires médiévistes de Rennes 2, par-delà les corpus et problématiques des recherches individuelles. Nous avions aussi le souci d'un travail à la confluence de plusieurs disciplines, avec l'histoire et l'histoire de l'art notamment, mais des affinités avec l'archéologie, l'anthropologie et la philosophie se sont aussi imposées. Ce « parti-pris des choses » s'est révélé particulièrement fécond, en amenant chacun à reconsidérer son corpus de prédilection sous un angle inédit, ou inversement à en sortir, pour glaner patiemment des occurrences parfois sporadiques. L'objet s'est imposé comme un carrefour herméneutique, à différents titres. Je tente ici d'abord d'esquisser un bilan sur le mot et la chose et de

1. Cinq volumes dir. F. Pomel, parus aux Presses universitaires de Rennes *: Miroirs et jeux de miroirs dans la littérature médiévale*, Rennes, 2003 ; *Les Clefs des textes médiévaux : pouvoir, savoir et interprétation*, 2006 ; *Cornes et plumes dans la littérature médiévale. Attributs, signes et emblèmes*, 2010 ; *Cloches et horloges dans les textes médiévaux. Mesurer et maîtriser le temps*, 2012 ; *Engins et machines. L'imaginaire mécanique dans les textes médiévaux*, 2015.

Lire les objets médiévaux – Fabienne Pomel (dir.)
ISBN 978-2-7535-5309-5 — Presses universitaires de Rennes, 2017, www.pur-editions.fr

mettre dans une perspective disciplinaire l'approche des objets pour souligner les spécificités de l'approche littéraire de l'objet médiéval. J'essaie ensuite de montrer comment l'approche de l'objet par sa fonction transactionnelle impose de prendre en considération le sujet, et comment il fonctionne d'abord comme signe d'une grande plasticité dans les textes, mobilisant en amont la figure du créateur, et en aval celle du lecteur.

Quels mots pour les choses ?

Qu'entend-on par « objet » ? Le Moyen Âge ne connaît pas le sens moderne du mot pour désigner une « chose solide, maniable, généralement fabriquée, une et indépendante, ayant une identité propre, qui relève de la perception extérieure, appartient à l'expérience courante et répond à une certaine destination » ou « tout élément ayant une identité propre, produit par un art ou une technique et considéré dans ses rapports avec cet art ou cette technique », selon les définitions actuelles du TLF[2]. C'est pourtant bien en ce sens que nous avons réfléchi sur l'objet, comme entité matérielle, à travers une série de cas particuliers, tout en essayant de mettre en perspective la spécificité médiévale et littéraire de sa représentation. Le flottement du vocabulaire médiéval pour désigner les réalités inanimées que nous appelons aujourd'hui « objets » témoigne d'abord de l'absence d'une catégorie isolée et bien délimitée : les couples inanimé et animé, objet et sujet, matériel et immatériel, relèvent d'une pensée binaire que nous aurions tort de projeter *a priori*[3].

Le mot objet se rencontre pour la première fois en français en 1370[4] chez Oresme, philosophe, scientifique et traducteur (1325-1382)[5] : c'est d'abord un

2. TLFi : *Trésor de la langue française* informatisé (atilf.atilf.fr/tlf.htm)

3. « La tâche des historiens est alors de concevoir des stratégies d'enquête qui engagent une négociation entre nos habitudes cognitives et intellectuelles d'une part, et d'autre part ce qui pourra être saisi des qualités et des expériences médiévales. » P. Cordez, « Introduction. Charlemagne et les "objets" » dans *Charlemagne et les objets. Des thésaurisations carolingiennes aux constructions mémorielles*, P. A. Mariaux et P. Griener (dir.), Berne, Peter Lang, L'atelier, Travaux d'histoire de l'art et de muséologie, vol. 5, 2012, p. 2.

4. Le DMF (Dictionnaire du Moyen Français) signale cette occurrence dans *Le Livre de Éthiques d'Aristote* [texte et commentaire], publ. from the Text of MS. 2902, bibliothèque royale de Belgique with a Critical Introd. and Notes by Albert Douglas Menut, New York, G. E. Stechert, 1940.

5. Oresme a produit des ouvrages dans différents domaines : économie, mathématiques, physique et astronomie, musique, philosophie, théologie… En tant que traducteur rattaché à la cour de Charles V, il a introduit en français, par néologisme, un grand nombre de termes dans la langue scientifique.

Lire les objets médiévaux – Fabienne Pomel (dir.)
ISBN 978-2-7535-5309-5 — Presses universitaires de Rennes, 2017, www.pur-editions.fr

mot savant, issu du latin scolastique *objectum* (participe passé neutre substantivé de *objicere*), qui signifie « ce qui est placé ou jeté devant ou au-devant », « ce qui affecte les sens ». Le DMF[6] propose pour « objet » deux sens principaux. L'objet serait d'abord ce qui s'offre à la perception des sens : c'est « tout ce qui est perceptible ». Ce sens reste enregistré aujourd'hui : « Tout ce qui, animé ou inanimé, affecte les sens, principalement la vue » (TLF). Mais c'est aussi à l'opposé du sujet agissant « ce sur quoi (ou celui sur qui) s'exerce qq chose ». Il revêt dès lors un sens abstrait, attesté chez Oresme et Christine de Pizan[7] : « ce sur quoi porte une activité psychique (observation, réflexion…) ». Ce sont ces sens abstraits que l'on rencontre exclusivement dans les textes médiévaux, ce que confirme le parcours des occurrences du mot grâce aux Corpus de la littérature médiévale Garnier électronique ou de l'Atilf. On y relève une coordination fréquente au mot « matere », mais aussi à « chose » (*chose sensible, chose delectable*) et parfois une association à « subject ». Il s'agit donc bien au Moyen Âge d'un mot savant, qui ne désigne jamais concrètement « une chose solide inanimée, ayant unité et indépendance et répondant à une destination », sens le plus courant relevé par le Dictionnaire culturel d'Alain Rey[8], ni « l'ensemble des objets manufacturés ». C'est le sens philosophique, encore actif aujourd'hui, qui vaut : « ce qui se présente à la pensée, qui est occasion ou matière pour l'activité de l'esprit[9] ». Ce n'est, d'après le DHLF[10] qu'à partir de 1784 que le mot « *objet* commence à se référer dans l'usage général à une chose concrète avec le sens courant de "chose de dimension limitée et destinée à un certain usage"[11] ». Le Moyen Âge ne connaît donc que les sens abstraits ou philosophiques du mot « objet ».

Il faut se tourner vers d'autres mots au Moyen Âge pour désigner les objets concrets, mais pour autant, aucun ne leur est exclusivement dédié.

6. *Dictionnaire du Moyen Français*, consultable via le site de l'Atilf.
7. C'est en ce sens que l'emploie par exemple C. de Pizan dans les occurrences proposées par le DMF : « Or regardons, à nostre propos descendent, à la louenge de nostre object et à la matiere emprise » (CHR. PIZ., *Faits meurs Ch. V*, S., I, 1404, 12). « revenant au propos de mon objet… » (CHR. PIZ., *Faits meurs Ch. V*, S., I, 1404, 198).
8. *Dictionnaire culturel en langue française*, A. Rey (dir.), Le Robert, 4 vol., 2005 (t.3).
9. P. Clavier, « Objet », *Dictionnaire culturel en langue française*, A. Rey (dir.), Paris, Les Dictionnaires Le Robert, 2005, T. 3, II.A.
10. *Dictionnaire Historique de la Langue Française*, A. Rey (dir.), 2 vol., Paris, 1992, revu en 2012.
11. Entrée « objet », TLF : « Le terme *chose* recouvre un ensemble de réalités plus large et plus vague que *objet* : il désigne, en quelque sorte, tout ce qui existe (concrètement), sans les limitations qui distinguent ce que l'on nomme *objet*, c'est-à-dire, principalement, dimensions limitées, maniabilité et destination. »

Lire les objets médiévaux – Fabienne Pomel (dir.)
ISBN 978-2-7535-5309-5 — Presses universitaires de Rennes, 2017, www.pur-editions.fr

En ancien français, le mot « chose » (issu de *causa,* au sens d'affaire judiciaire) peut, au pluriel, évoquer l'objet comme réalité inanimée mais il recouvre un ensemble large de réalités : il désigne tout ce qui existe (concrètement), et peut donc référer à des objets inanimés, mais aussi bien à des êtres humains[12]. Au pluriel, « choses » peut ainsi évoquer une réalité inanimée par opposition aux animés que sont les animaux et les hommes. Ainsi par exemple chez Froissart dans une énumération citée par le DMF : « Ilz cherchierent partout et firent trousser et enfardeler draps, toilles, robes et pennes et touttes choses dont ilz pensoient à avoir prouffit[13]. » Mais le mot recouvre « tout ce qui existe », toute « réalité quelle qu'elle soit, effective, possible, imaginaire, concrète, abstraite… » (DMF). Ce n'est qu'au XVI^e^ que « chose » développe le sens courant de « réalité matérielle non vivante » (par opposition à personne) et d'« objet non spécifié » (DHLF).

Il en est de même du substantif « rien », issu de *res, rem (*le bien, la possession, l'appropriation), qui peut désigner dans la langue médiévale une réalité concrète mais aussi bien abstraite, et référer indifféremment à un être, une personne ou une chose inanimée. Éliminé au XV^e^ comme substantif féminin, « rien » revient au XVI^e^ comme substantif masculin, mais dans un sens exclusivement négatif. C'est « chose » qui relaie alors « rien » au sens d'objet.

Le Moyen Âge ne possède donc pas un lexique spécifique pour désigner les réalités concrètes, comme si la démarcation que nous faisons entre animé et inanimé, objet et sujet n'était pas nette. D'ailleurs le sens philosophique d'« objet » pose précisément la question du rapport entre sujet et objet. L'article du Dictionnaire culturel souligne que « le concept d'objet, tout en faisant référence à quelque chose d'extérieur au sujet connaissant », suppose « la relation avec celui de sujet[14] ». L'objet suppose en effet étymologiquement une extériorité avec une nuance d'adversité qui se retrouve dans « objection » par exemple, mais aussi une interaction de l'objet avec le sujet dans l'expérience de la sensation et de la pensée : « l'objet n'est connu que dans une interaction entre nos facultés et lui[15] ». Il est intéressant que le mot apparaisse chez Oresme comme aboutissement d'une réflexion scolastique sur le *De anima* d'Aristote et ses commentaires, notamment

12. Le DMF fournit dans la rubrique « chose » un exemple discutable : « [P. opp. aux personnes, aux êtres animés] "Réalité inanimée (autre que les personnes et les bêtes)" », alors qu'Oresme semble attribuer aux « choses » un désir qui les place dans la catégorie de l'animé : « Item, ce que toutes choses et bestes et hommes parsivent et quierent delectacions, c'est un signe que delectacion est tres bonne chose aucunement » (ORESME, *E. A.*, c.1370, 406).
13. Jean Froissart, *Chroniques* M., XIV, c.1375-1400, 219.
14. P. 1050, col.de droite.
15. *Dictionnaire culturel, ib.*

Lire les objets médiévaux – Fabienne Pomel (dir.)
ISBN 978-2-7535-5309-5 — Presses universitaires de Rennes, 2017, www.pur-editions.fr

par Thomas d'Aquin, et en lien avec les facultés perceptives[16]. L'objet est toujours appréhendé par un sujet, et dans le cas des textes, filtré par une stratification de points de vue : points de vue internes au texte (auteur, narrateur, personnage, lecteur impliqué) et point de vue externe (lecteur réel). Il est à noter que c'est dans le sillage d'une délimitation des champs du savoir et dans le cadre d'une réflexion épistémologique nouvelle que le concept prend son essor, comme le souligne Dominique Demange : « Le concept même d'objet, tel qu'il s'impose progressivement dans la philosophie du XIII^e^ siècle, résulte essentiellement d'une rencontre entre l'optique et la théorie de la signification. » Ce qu'on appelle la théorie de l'objet « résulte de la synthèse d'éléments les plus variés qui touchent à la noétique, la théorie de la cognition, la sémantique, la logique, l'optique ou la théologie[17] ». L'essor de la notion philosophique d'objet s'inscrit aussi dans une réflexion alors vive sur la possibilité d'une connaissance inductive et d'une connaissance par l'expérience et la pensée, capable de fonder la science en général.

Quelles approches disciplinaires des objets ?

Les objets sont depuis longtemps le terrain de prédilection des historiens, qui y voient d'abord des traces mémorielles et travaillent, avec les archéologues et responsables du patrimoine, à les inventorier et les étudier : mobiliers, tapisseries, trésors royaux ou de l'Église, livres etc. Dans les années 1960-1970, le concept de « culture matérielle » a fait converger historiens et archéologues, en déplaçant l'intérêt vers les objets humbles de la vie quotidienne, et vers une approche qui implique l'histoire économique et sociale. L'anthropologie et l'émergence des « cultural studies » ont également alimenté des travaux sur les rapports que l'homme entretient avec les objets[18]. Un recueil récent intitulé *Objets sous contrainte. Circulation des richesses et valeur des choses au Moyen Âge*[19], témoigne des interactions disciplinaires : il s'intéresse à la mise en circulation d'objets en s'appuyant sur les travaux de M. Mauss sur le don (*Essai sur le don*, 1924) et de

16. Joëlle Ducos a mis en relief cette filiation philosophique de l'objet dans une conférence au CETM le 16 mai 2013, non publiée.
17. D. Demange, *Jean Duns Scot, la théorie du savoir*, Paris, Sic et Non, Vrin, 2007, Avant propos, p. 18.
18. Voir pour un examen méthodologique le colloque « La culture matérielle : un objet en question », 9-10 oct. 2015, organisé par le Centre Michel de Boüard-Centre de recherches archéologiques et historiques anciennes et médiévales (CRAHAM). Auditorium du musée des Beaux-Arts-Château de Caen.
19. Laurent Feller et Ana Rodriguez (dir.), Paris, Publications de la Sorbonne, 2013.

Lire les objets médiévaux – Fabienne Pomel (dir.)
ISBN 978-2-7535-5309-5 — Presses universitaires de Rennes, 2017, www.pur-editions.fr

M. Godelier (*L'énigme du don*, 1996) pour observer « dans quelles conditions les objets sont ou ne sont pas jetés sur le marché pour devenir des marchandises », et plus généralement, étudier « les relations particulières établies entre les objets et les hommes ainsi que les relations entre les hommes à travers les objets[20] ». C'est par conséquent s'intéresser aux valeurs matérielles, économiques et symboliques des objets et à leur mode de circulation. La tendance épistémologique française semble d'ailleurs s'y affirmer en réfléchissant aux conditions d'usage et en recourant à l'anthropologie économique contre le courant historiographique anglo-saxon qui pose l'instrument monétaire comme critère d'étude de la vie économique. Anthropologie et histoire économique et sociale convergent ici. L'histoire des techniques médiévales constitue également un champ encore peu exploré, représenté par exemple par Robert Halleux[21].

Les philosophes, de leur côté, ont manifesté un intérêt croissant pour les objets, dans le sillage de certains courants de la sociologie ou de la sémiologie (ou sémiotique) dont l'ouvrage de J. Baudrillard, *Le système des objets*[22], est représentatif avec une approche des objets comme « système de significations[23] ». De son côté, le philosophe François Dagognet par exemple s'est intéressé à « l'ustensilité, c'est-à-dire "un non-moi dévoué au moi"[24] » ou à l'objet comme « fait social total[25] ». Certains objets techniques modernes comme les outils numériques pour Michel Serres ou le drone pour G. Chamayou[26] supportent aussi une réflexion philosophique. Mais une démarche philosophique sur l'objet ou un objet particulier pour le Moyen Âge ne semble pas avoir été tentée.

20. Introduction de L. Feller, *op. cit.*, p. 6.
21. *Le savoir de la main*, Paris, A. Colin, 2009.
22. Gallimard, Tel, 1968.
23. Baudrillard évoque un « système "parlé" des objets » p. 9 et propose une analyse des nouveaux rapports qui s'instaurent avec eux. Il s'intéresse aux « processus par lequel les gens entrent en relation avec eux », à une « systématique des conduites et des relations humaines qui en résulte » (p. 9) autrement dit à la réalité psychologique et sociologique vécue des objets.
24. *Rematérialiser. Matière et matérialisme*, Paris, Vrin, 1985.
25. F. Dagognet, *Éloge de l'objet. Pour une philosophie de la marchandise*, Paris, Vrin, 1989, p. 40. « l'objet est "un fait social total" : il faut que le "philosophe-séméiologue" apprenne à le lire, décrypte, sur sa carapace ou dans ses seules lignes, le culturel qui s'y loge. Il convient d'apprendre à traduire les morphologies » (p. 40).
26. M. Serres, *Petite Poucette*, Paris, Le Pommier, 2013 ; G. Chamayou, *Théorie du drone*, Paris, La fabrique éditions, 2013.

Lire les objets médiévaux – Fabienne Pomel (dir.)
ISBN 978-2-7535-5309-5 — Presses universitaires de Rennes, 2017, www.pur-editions.fr

Quelle approche littéraire des objets ?

Les médiévistes littéraires se sont davantage attachés au sujet (ou à la subjectivité[27]) qu'à l'objet, suivant la vogue du « moi », à travers le « je », les personnages ou les points de vue, ou encore les croyances et représentations qui lui sont attachées. Des travaux ont pourtant été consacrés aux « realia[28] ». Il est clair qu'il ne s'agit pas d'aborder les textes médiévaux comme une source documentaire qui livrerait une information brute et transparente pour traquer des référents historiques. B. Ribémont a souligné, dans une mise au point utile au début des années 1990, qu'on a affaire à « du réel écrit[29] », à une illusion référentielle ou un effet de réel, et en aucun cas à un « réalisme objectif » totalement étranger à la poétique médiévale où la description n'est pas *mimesis*. Ce médiéviste invitait au contraire à prendre en compte les effets de réflexion, réfraction ou diffraction qui opacifient le référent. Néanmoins, s'il ne s'agit pas d'aborder les textes littéraires comme des documents dans lesquels chiner des renseignements sur la réalité même des objets, la compréhension du référent est souvent nécessaire. Ainsi, l'objet dans les textes est d'abord un mot, qui peut poser des problèmes de lexique technique[30] et de dénotation référentielle : qu'est-ce par exemple que le « dyal[31] » ? Ce terme à lui seul témoigne, dans *L'horloge amoureuse* de Froissart, de la curiosité pour une technique toute récente. D. James-Raoul relève ainsi des termes techniques

27. M. Zink, *La Subjectivité littéraire*, Paris, PUF, 1985.
28. *Les* Realia *dans la littérature de fiction au Moyen Âge*. Actes du colloque du centre d'études médiévales de l'université de Picardie-Jules Verne, Chantilly, 1-4 avril 1993, édités par D. Buschinger et W. Spiewok, Reineke-Verlag, Greifswald, 1993 ; *Les* Realia *dans la littérature de fiction au Moyen Âge*. Actes du colloque du centre d'études médiévales de l'université de Picardie-Jules Verne, Saint-Valery-sur Somme, 25-28 mars 1999, Amiens, Presses du centre d'études médiévales université de Picardie, 2000.
29. Bernard Ribémont, « Les *realia* : un concept à définir. L'exemple de *L'Espinette amoureuse* de Froissart », *Les* Realia *dans la littérature de fiction au Moyen Âge*, *op. cit.*, volume de 1993, p. 153-167 (p. 153)
30. Ce même problème se pose aux historiens du patrimoine : « La dénomination même a posé problème » et un « dictionnaire spécialisé couvrant toutes les périodes » s'impose, selon C. Aminjon et N. Blondel dans l'introduction à *Objets civils domestiques. Vocabulaire typologique (Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France)*, Imprimerie nationale, 1984, p. XIII. On découvre ainsi que la « Jeannette » sert à faciliter le repassage des vêtements (p. 380) ou que le « taille soupe » est « un petit rabot à manche court servant à découper de minces tranches de pain dur pour faire la soupe » (p. 84)
31. *L'Orloge amoureus,* éd. A. Fourier, Genève, Droz, 1975 ou P. F. Dembowski (avec *Le Paradis d'Amour)*, Genève, Droz, 1986 : v. 353. Le dyal est une « pièce d'horlogerie, rouage qui fait un tour en 24 heures » (DMF).

Lire les objets médiévaux – Fabienne Pomel (dir.)
ISBN 978-2-7535-5309-5 — Presses universitaires de Rennes, 2017, www.pur-editions.fr

pour les tissus dans *Le Devisement du monde*, et quelques cas d'incompréhension manifeste du référent. Mais elle remarque surtout que les objets comme référents exotiques dans le récit de voyage de Marco Polo sont étonnamment assez peu présents contrairement à l'iconographie. Plutôt que des descriptions, on a une « généricité indéfinie totalisante » au service d'une esthétique de la profusion et de l'hyperbole, sans caractérisation spécifique et singulière. Deviser le monde c'est bien en faire l'inventaire, mais pas forcément décrire en détail les objets inanimés qui s'y rencontrent.

Certains objets d'emblée extraordinaires ou impressionnants pour la vue ou l'ouïe, comme le miroir, la cloche ou l'horloge, développent des symboliques qui s'appuient sur un imaginaire de la matière et nécessitent pour bien les saisir, de connaître leur arrière-plan technique ou scientifique, mais aussi bien, philosophique voire théologique comme pour le miroir. À plusieurs reprises dans nos programmes, nous avons rencontré un imaginaire spécifique du métal, dont témoigne ici C. Girbéa à propos des armes lumineuses associées à la figure du forgeron (à la fois craint et divinisé), mais aussi esthétisées et associées à une mystique de la lumière détournée au bénéfice d'une glorification du guerrier laïc dans les romans des XII^e^ et XIII^e^ siècles. À l'inverse, dans le roman en prose, s'observe une dévalorisation du métal, dans la lignée de la pensée aristotélicienne[32].

Nos travaux contribuent en ce sens à une anthropologie historique de l'imaginaire : les textes littéraires tout à la fois manifestent, enregistrent, sélectionnent des données culturelles, parfois nouvelles, parfois déjà anciennes ou folkloriques, et les recyclent et les détournent pour les intégrer à une configuration littéraire signifiante. L'enquête a donc été menée selon les problématiques et méthodes de notre discipline, tout en essayant d'intégrer les apports de l'anthropologie, de l'histoire, de l'histoire de l'art ou des études sur le folklore.

B. Ribémont préconisait en outre « une investigation de type fonctionnel[33] », rejoignant en cela la priorité mise par les historiens de l'art, mais aussi par les auteurs médiévaux eux-mêmes, sur la fonctionnalité plutôt que sur la forme et le matériau[34]. L'objet n'a en effet pas de sens de manière isolée : il s'inscrit toujours dans une configuration et une fonctionnalité spécifiques. De même qu'en histoire

32. Voir par exemple C. Ferlampin-Acher « *Artus de Bretagne* aux XIV^e^ et XV^e^ siècle : du rythme solaire à l'horloge faée. Le temps des clercs et celui des chevaliers » dans *Cloches et horloges*, *op. cit.*, p. 221-240.

33. Article cité, p. 153.

34. « la fonction commande la structure de l'objet en dehors de toute notion historique et stylistique », affirment C. Aminjon et N. Blondel dans l'introduction à *Objets civils domestiques, op. cit.*, p. XII. De même, J. Ducos observait dans une conférence au CETM que la matérialité est

Lire les objets médiévaux – Fabienne Pomel (dir.)
ISBN 978-2-7535-5309-5 — Presses universitaires de Rennes, 2017, www.pur-editions.fr

de l'art ou en archéologie, comme le souligne D. Allios dans ce volume, l'insertion dans un espace et une série d'éléments architecturaux et matériels doit être prise en compte, il faut pour aborder l'objet dans les textes intégrer des critères génériques et l'articuler aux *topoï*, aux motifs narratifs, aux modèles descriptifs et à une configuration textuelle propre à chaque texte.

L'objet peut ainsi être un marqueur générique : C. Girbéa souligne par exemple le fonctionnement distinct des armes dans les romans en vers et en prose : elle note ainsi dans les romans en prose l'effacement du heaume au profit de l'écu et de l'épée, un moindre anthropocentrisme et un détachement des armes par rapport au corps. De même, D. de Carné évoque le statut de l'anneau comme marqueur de l'univers courtois. S'esquisse donc une typologie des choix et des modes d'exploitation des objets selon les genres et les esthétiques. Ainsi par exemple le graal ou l'épée se trouvent placés au cœur d'une construction romanesque qui privilégie l'énigme et la quête. Les textes allégoriques élaborent de leur côté une herméneutique de l'objet, articulée à un système de personnifications et de lieux, et affectionnent les objets techniques nouveaux, comme a pu le montrer D. Hüe dans la poésie palinodique du puy de Rouen ou M. Gally pour *L'Orloge amoureus* de Froissart[35]. Quant au théâtre, il exploite l'objet comme accessoire dramaturgique et symbolique, souvent en le détournant de sa fonctionnalité prosaïque première[36].

L'objet fonctionne généralement selon un double principe, paradigmatique et syntagmatique, à la fois intra et intertextuel. Il entre en écho avec d'autres objets formant une constellation, par des co-occurrences, substitutions ou oppositions. Ainsi de la clef et du cor par exemple. Mais l'objet s'inscrit aussi dans un axe syntagmatique en s'insérant à des moments privilégiés du texte ou du récit, faisant office de scansion.

Les analyses de J.-R. Valette et de M.-P. Halary sont représentatives d'une approche globale de l'objet, à la fois paradigmatique, générique, narrative, symbolique et idéologique : M.-P. Halary montre par exemple comment le Graal, la lance et l'épée fonctionnent comme un système d'objets-reliques cohérent (autour du motif du sang) qui permettent d'indexer une matière romanesque, mais aussi

seconde par rapport à la fonction et que le matériau n'est guère mentionné chez Végèce dans les descriptions d'engins ou d'armes, ou dans le carnet de Villard de Honnecourt.

35. M. Gally, « Sens et enjeux d'une nouvelle métaphore : l'Horloge amoureus de Froissart », *Cloches et horloges*, *op. cit.,* p. 261-275. D. Hüe, « Cloches et horloges à Rouen, Jacques le Lieur et le puy », *ib.*, p. 277-301.

36. M. Rousse, « Les objets facétieux dans les farces françaises des xv^e^ et xvi^e^ siècles », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'Humanisme, la Réforme et la Rena*issance, n° 7, 1977, p. 25-30.

Lire les objets médiévaux – Fabienne Pomel (dir.)
ISBN 978-2-7535-5309-5 — Presses universitaires de Rennes, 2017, www.pur-editions.fr

d'organiser un système de personnages (Perceval/Gauvain, Le Christ/Jean-Baptiste) autour de transactions fondées sur une syntaxe hypothétique de dons et contre-dons. Elle étudie comment ces objets organisent l'espace de manière centrifuge ou centripète et comment, à travers leur statut de reliques laïques, s'opère un détournement du modèle hagiographique vers une éthique spécifiquement chevaleresque. J.-R. Valette et S. Albert rejoignent d'ailleurs dans leur analyse des armes ou du Graal cet enjeu idéologique de l'objet pour définir le sujet courtois et laïc par une spiritualité décléricalisée.

De même, K. Ueltschi, en s'intéressant à différents contenants (boîtes, hottes, sacs, charrettes), montre comment leur symbolique « prend racine dans l'épaisseur du réel » par leur fonction de protection, de réserve et de transport qui éclaire leur rôle symbolique dans le commerce des vivants et des morts et leur lien avec des figures de passeurs et ravisseurs : signes de vie ou de mort, leur sens est réversible entre le berceau et la tombe, la mort et la vie. Son analyse confirme l'aspect prototypique des contenants et leur dimension sacrale et symbolique[37]. Des *realia* modestes, avec leurs propriétés physiques et leurs usages quotidiens, peuvent ainsi revêtir une forte charge symbolique, voire se muer en *mirabilia*. La « redorte » trouvée à Murol par l'équipe de D. Allios est typiquement un objet modeste en tant que joug de charrue, mais qui s'inscrit dans une théâtralisation et une ostentation du pouvoir.

Lire les objets dans les textes médiévaux suppose donc d'envisager à la fois leur dimension référentielle, en la resituant dans la culture médiévale grâce à l'histoire et l'anthropologie, et dans un fonctionnement littéraire propre grâce à l'analyse textuelle sur des critères génériques, narratifs, idéologiques et poétiques. C'est en ce sens que nos travaux contribuent à dessiner un imaginaire de l'objet médiéval.

L'objet, entre fonction transactionnelle et plasticité sémiotique : un carrefour herméneutique entre l'objet et le sujet

Les objets conjuguent une fonction pratique d'usage (individuel, social et historique) et une fonction symbolique et/ou esthétique. C'est qu'ils engagent et articulent des actions élémentaires : avoir, faire, être, pouvoir, savoir… En effet, signes d'un pouvoir et d'un savoir ou savoir-faire de l'homme, ce sont des lieux

37. *De l'écrin au cercueil. Essai sur les contenants au Moyen Âge*, D. James-Raoul et C. Thomasset (dir.), Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne (Cultures et civilisations médiévales), 2007. J.-P. Bordier avait également proposé une analyse des brouettes, civières, hottes comme véhicules de l'autre-monde lors de la journée du 24 janvier 2013.

Lire les objets médiévaux – Fabienne Pomel (dir.)
ISBN 978-2-7535-5309-5 — Presses universitaires de Rennes, 2017, www.pur-editions.fr

privilégiés d'interaction du sujet avec le monde et autrui. Les objets impliquent « notre nature opérationnelle », selon la formule de F. Dagognet et « tout objet transforme quelque chose » note J. Baudrillard (p. 8). « Très matériellement, les *res*, les choses, sont d'autant plus précieuses qu'elles supportent l'action et l'intention qu'on y investit. […] les *res* sont des vecteurs d'action », observe aussi L. Feller[38]. Dès lors, chercher, posséder, donner, recevoir, prendre, ou voler un objet engage un processus identitaire qui qualifie (ou disqualifie) le sujet par rapport à un groupe social. L'objet fonctionne ainsi volontiers comme signe identitaire, selon un principe métonymique. D. Allios rappelle qu'il constitue un signe diacritique pour identifier les personnages dans l'iconographie. E. Dehoux avait ainsi analysé la crosse comme attribut et marqueur de l'identité du prélat, abbé ou évêque, souvent associé à la croix et à la mitre, pour figurer le pouvoir de justice et de miséricorde[39]. Les commentaires sur sa forme et les différentes parties qui la composent – pointe, fût, crosseron – révèlent dans les années 1150-1260, la volonté ecclésiastique de normalisation des comportements. M. Bouhaik-Gironès quant à elle, a identifié l'écritoire comme armes de la Basoche et emblème des clercs du parlement de Paris, unis au début du XIV^e^ siècle en communauté de métier[40]. C'est aussi dans cette optique qu'H. Legros étudie l'armement comme signe de l'identité chevaleresque dans l'épopée et le roman : elle montre comment sa caractérisation et la grammaire gestuelle qui lui est associée fonctionnent comme portrait positif ou négatif, éloge ou blâme du héros, voire substitut au commentaire psychologique. Le mauvais équipement d'Aiol, usagé et objet de moquerie, est ainsi l'instrument d'un itinéraire personnel qui construit pour ce héros une « sainteté laïque » et une éthique de la charité plutôt que de la force. L'objet s'inscrit donc dans la scansion d'une trajectoire du héros. D. de Carné fait ce constat en observant que les objets scandent les moments euphoriques ou dysphoriques des amants dans le *Tristan* de Béroul, tandis que J.-R. Valette propose de classer les trois types de chevaliers incarnés par Gauvain, Bohort et Lancelot en fonction de leur rapport à l'objet-graal. L'interaction du sujet avec l'objet, même réduit au seul mode du regard, comme le note D. James-Raoul dans l'inventaire des objets du *Devisement du monde,* contribue à définir le sujet regardant et à caractériser Marco Polo comme marchand. Au nombre des objets récurrents se trouvent en effet le papier monnaie

38. *Objets sous contrainte : circulation des richesses et valeur des choses au Moyen Âge*, L. Feller et A. Rodriguez (dir.), Paris, Publications de la Sorbonne, 2013. Introduction, p. 36.
39. Conférence du 6 décembre 2012.
40. Conférence du 2 février 2012.

Lire les objets médiévaux – Fabienne Pomel (dir.)
ISBN 978-2-7535-5309-5 — Presses universitaires de Rennes, 2017, www.pur-editions.fr

et les tables de commandement, outils et insignes du pouvoir de Khoubilai Khan que Marco Polo admire.

L'objet s'avère également un vecteur privilégié d'interactions et assume souvent une fonction d'intercession ou de transmission : objet d'échanges (vente, don, vol, héritage, troc, recel, gage), il intéresse historiens, sociologues et anthropologues ; les modalités de l'échanges auxquelles il donne lieu permettent aux anthropologues tels M. Godelier de distinguer objets d'usage, objets précieux et objets sacrés, même si « un même type d'objet peut fonctionner successivement comme marchandise (de valeur), comme objet de don et contre-don, et comme trésor[41] ». Une telle typologie s'avère particulièrement intéressante pour aborder les reliques dans les textes médiévaux et pour rendre compte des enjeux de pouvoir entre noblesse et clergé dans la possession des reliques : S. Albert mesure ainsi par le rapport aux reliques la subordination des *bellatores* aux *oratores* dans des chroniques latines et observe que le rapport s'inverse dans *La Queste del saint Graal* et *L'Estoire del Saint Graal* au profit des chevaliers. C'est aussi l'analyse de la logique du don qui permet à L. Mathey d'analyser l'anecdote d'un vol de cuillers dans le *Roman de Rou,* ustensile qui n'était pas alors d'un usage courant. Pourtant, ce vol lors d'un repas ducal ne donne pas lieu à une punition, mais à une rémunération : c'est peut-être parce qu'il s'agit d'un objet lié à la fonction nourricière (comme les plats, vases ou coupes d'abondance) et qu'il permet de démontrer la générosité seigneuriale de Richard et de continuer à faire circuler les richesses puisque le voleur pourra alors régler les gages de ses hommes. Derrière l'incident peut-être authentique, se profile donc une logique culturelle spécifique d'ordre mythique. Objet d'actions et d'intentions, l'objet nourrit ainsi l'action narrative en même temps que la logique symbolique des récits.

Les échanges assurés par l'intermédiaire des objets peuvent d'ailleurs être aussi bien horizontaux que verticaux. D. Allios, archéologue médiéviste, qualifie ainsi les objets d'« intercesseurs tactiles, sonores et lumineux » où s'interpénètrent le profane et le sacré, dans des figurations à la fois réalistes et symboliques qui visent à intégrer le fidèle à une dimension spirituelle. C'est en ce sens que C. Vincent a étudié les luminaires comme médiation vers le sacré[42]. K. Ueltschi se son côté observe comment divers contenants mettent en relation les vivants et les morts. Les armes étudiées par S. Albert relient le présent et le passé par le legs et expriment

41. M. Godelier, *L'Énigme du don*, Paris, Fayard, 1996, p. 234.
42. Conférence du 1er mars 2012. Voir *Fiat lux : lumière et luminaires dans la vie religieuse du XIIIe siècle au XIVe siècle*, Paris, Le Cerf, 2004.

Lire les objets médiévaux – Fabienne Pomel (dir.)
ISBN 978-2-7535-5309-5 — Presses universitaires de Rennes, 2017, www.pur-editions.fr

une filiation charnelle ou spirituelle tandis que C. Girbéa souligne leur fonction de « connecteurs » entre Ancien et Nouveau Testament dans le *Roman de Guiron*.

L'objet est aussi médiateur en tant que support idéal de transferts sémiotiques qui jouent sur l'écart entre référent littéral et signifié second, *res* et *signa* : depuis Augustin, et dans la logique de la pensée allégorique médiévale des *similitudines*, l'objet sensible ouvre la voie vers un signifié second, intelligible. Il est porteur d'une intention ou d'une impulsion vers un au-delà des choses. J.-R Valette rappelle cette double nature de l'objet, chose et signe, dans la tradition sémiologique du *De doctrina christiana* de saint Augustin. Ainsi l'objet devient signe d'autre chose que lui-même.

L. Feller évoque le passage du statut d'objet usuel à celui d'objet sacré par les rituels d'investiture qui « convertissent les choses en autres choses qu'elles-mêmes, servant ainsi à d'autres fins que celles pour lesquelles elles ont été fabriquées ou créées[43] ». C'est bien cette « conversion » qu'observent S. Albert, C. Girbéa, M.-P. Halary ou J.-R Valette, qui interrogent chacun à leur manière la transformation d'objets profanes, chevaleresques ou guerriers (armes, plat ou vase) en reliques laïques. Il est frappant de remarquer la corrélation de ce processus de sacralisation par abstraction d'une fonction première, avec les opérations langagières de métonymie et de métaphore qui relèvent de transferts : par métonymie, l'objet – et particulièrement les armes étudiées par S. Albert, C. Girbéa, M.-P. Halary et H. Legros – vaut pour son possesseur, tandis que par métaphore, il va valoir pour tout autre chose que lui-même. L'épée ou le bouclier seront ainsi substituts du chevalier, parfois personnifiés. L'épée pourra même se substituer à son possesseur dans les étranges rites d'humiliation évoqués par S. Albert. C'est le processus métaphorique qui opère dans la poésie palinodique étudiée par D. Hüe où une multitude d'objets fabriqués sont annexés comme métaphores de la Vierge : couronne, trésor, sceptre, monnaie, cire, cloche, corde, lit, chandelle, astrolabe, etc… La précision technique et descriptive s'allie alors à la lecture allégorique pour faire l'éloge de l'objet parfait, accompli et qui (é)meut les sens de l'homme, l'engageant dans une dynamique de louange et de salut.

La question de la nature, ontologique ou métaphorique, de la médiation opérée par l'objet reste toutefois délicate à appréhender : M. Godelier semble contester la modalité ontologique envisagée par M. Mauss, qui expliquait la logique du don et du contre-don par le fait que certaines ethnies dotaient les objets d'une âme. J.-C. Bonne affirme quant à lui que « la métaphore peut

43. L. Feller, *op. cit.*, p. 20.

Lire les objets médiévaux – Fabienne Pomel (dir.)
ISBN 978-2-7535-5309-5 — Presses universitaires de Rennes, 2017, www.pur-editions.fr

s'entendre au Moyen Âge ontologiquement[44] », en soulignant l'immanence du divin dans l'objet, qui présentifierait matériellement le sacré[45]. Dans le concept de « choséité », J.-C. Bonne propose de voir une altérité constitutive, insaisissable, défonctionnalisée en échange d'une fonction substantive supposée qui confère une qualité supérieure d'être. Il définit ainsi le « chosisme » comme « un essentialisme métaphysique » et « une consubstantiation esthétique du sacré dans la matière » (p. 95). J.-C. Bonne souligne ainsi que l'objet relève d'un mode d'être qualifié d'« imaginal » (p. 78) fondamentalement relationnel, qui articule le matériel et le spirituel et produit une relation cognitive ou affective. En cela, il rejoint l'analyse de M. Godelier sur la nature idéelle du rapport à l'objet sacré : « Abstraction et disjonction de l'univers de la subsistance et du quotidien facilitent la projection et l'enfermement dans l'objet des noyaux imaginaires et des symboles qui font partie de l'aspect idéel du fonctionnement des rapports sociaux par lesquels on accède à la richesse et au pouvoir » (p. 223-224). Mais M. Godelier semble voir dans ce « mécanisme de projection et de choséification des réalités » un processus immanent dont il souligne l'enjeu idéologique : la présentification et la dissimulation du contenu des rapports sociaux viserait à « faire disparaître de la conscience la présence active de l'homme à l'origine de lui-même » (p. 240), et à inverser les rapports de cause à effet, (l'homme agi masquant l'homme agissant). Il adopte ainsi un regard critique (ou moderne ?) dont l'historien de l'art se garde bien. Le critique littéraire de même ne peut que constater la foi en une *virtus* de l'objet sacré, bénéfique ou funeste, comme le fait S. Albert. Que la médiation assurée par l'objet soit pensée comme immanente ou transcendante, l'objet se voit investi d'une puissance par projection sur l'objet de valeurs, identités, forces ou affects.

En se défonctionnalisant, l'objet dépasse sa fonction utilitaire première pour acquérir une fonctionnalité seconde et entrer dans un jeu combinatoire de signes. J. Baudrillard, étudiant les objets modernes évoque ce fonctionnement de l'objet comme « vase de l'imaginaire » (p. 38), « Lorsque l'objet n'est plus spécifié par sa fonction, il est qualifié par le sujet », observe-t-il. (p. 121). Les textes médiévaux détournent ainsi volontiers l'objet de son usage prosaïque habituel en l'annexant

44. « Entre l'image et la matière. La choséité du sacré en Occident », dans *Les Images dans les sociétés médiévales : pour une histoire comparée*, *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, 69, 1999, p. 77-111 (104).

45. Il évoque des objets religieux, mais aussi des *regalia*, et s'interroge sur la motte de terre utilisée dans certains rituels pour matérialiser un fief (ou d'autres objets comme la verge, le sceptre, l'étendard) : « S'agit-il là d'une réalité purement symbolique ou la chose remise n'est-elle pas censée engager aussi réellement (magiquement) les personnes concernées sur leurs terres ou leurs autorités ? » (p. 105).

Lire les objets médiévaux – Fabienne Pomel (dir.)
ISBN 978-2-7535-5309-5 — Presses universitaires de Rennes, 2017, www.pur-editions.fr

comme un signifiant susceptible de se charger de signifiés seconds parfois surprenants ou inédits. Les objets dans les textes médiévaux sont ainsi avant tout des signes porteurs d'une signification seconde d'ordre métaphorique, symbolique ou allégorique, au service d'une visée narrative ou poétique. Ils donnent lieu à des jeux de dédoublements et de transferts qui ne sont pas sans rappeler la logique allégorique des figures par métonymie, synecdoque, réification ou personnification.

Le graal constitue une sorte de cas d'école à cet égard, puisque Chrétien de Troyes à la fois se saisit d'un mot latin rare et détourne d'emblée le sens de plat de service d'apparat (pour les viandes ou les poissons) vers celui de contenant énigmatique irradiant la lumière, placé au centre d'une chorégraphie mystérieuse et dont Perceval apprend après coup qu'il contenait une hostie. Le brouillage de la référence, accru par la christianisation opérée par Robert de Boron et les diverses réécritures, fait osciller l'objet entre le plat, le vase, le calice, le ciboire, la corne d'abondance ou même la pierre précieuse tout en lui conférant le statut de relique. L'iconographie de cet objet qu'E. Taburet-Delahaye[46] a tenté de rapprocher des coupes profanes et sacrées, écuelles et hanaps, calices et ciboires, ne peut aucunement en épuiser le sens. De manière plus convaincante, J.-R. Valette analyse cet « objet en devenir » qu'est le graal, devenu signe par excellence, en montrant que l'enjeu se déplace vers le sujet regardant et connaissant : à travers l'essor du genre romanesque et l'esthétique du merveilleux se jouerait une dissociation de l'objet et du sujet, une « dissociation ontologique » et une « dualité épistémologique » selon un mode de pensée antérieur au réalisme perceptif. Le sujet se constitue alors par son rapport à l'objet comme sujet d'un questionnement, autrement dit comme lecteur.

Cette constitution de l'objet comme signe est également mise en relief par D. de Carné dans l'analyse du *Tristan* de Béroul où s'exprime une « inquiétude sémiotique », un dérèglement des processus de signification de l'objet par deux processus inverses : la polysémie à outrance (illustrée par le *puiot* de Tristan, simple bâton, signe de la lèpre, substitut d'épée, sceptre, croix christique ou membre viril) ou la vacuité du signe. L'objet supporte alors une réflexion sur le visible et son rapport au vrai et au faux, engageant une crise de l'interprétation. Les farces exploitent tout particulièrement et à leur manière la polysémie possible des objets dans un registre de l'équivoque comique : Mario Longtin a montré comment l'écritoire dans la *Farce de Maître Jennin fils de rien*, tout en étant objet de passation par le don du curé au fils présumé, et signe emblématique du clerc, peut renvoyer

46. Directrice du musée de Cluny/musée national du Moyen Âge. Conférence du 3 mai 2012.

Lire les objets médiévaux – Fabienne Pomel (dir.)
ISBN 978-2-7535-5309-5 — Presses universitaires de Rennes, 2017, www.pur-editions.fr

à une « chose » sexuelle[47]. Nombre de farces exploitent ainsi les équivoques entre mot et chose, objet vu et signifié second : dans la *Farce de frère Guillebert* par exemple, les braies du frère sont non seulement confondues avec le bissac, dont le sens sexuel métaphorique est installé dès l'ouverture, mais transformées par la commère en reliques de saint François pour mieux berner le mari. L'objet matériel est au cœur des quiproquos mais aussi des jeux de la langue par la dénomination arbitraire et les connotations équivoques.

L'objet offre ainsi à différents genres et textes un signifiant plastique, investi et subverti à l'envi de signifiés seconds. L'objet renvoie ainsi constamment à autre chose que lui-même. Il ne s'agit donc pas dans les textes médiévaux de « céder l'initiative aux choses » ou de chercher l'adéquation entre l'objet et l'écriture comme dans l'« objeu » chez Ponge, pour « relever le défi des choses au langage » mais plutôt d'instrumentaliser l'objet comme signe dans un système qui fait sens. Mais cette sémiotique de l'objet ne peut en aucun cas faire l'économie du sujet, et encore moins du sujet lecteur.

L'objet, entre les figures du lecteur et du créateur

L'analyse de l'objet graal par J.-R. Valette montre comment la confrontation à l'objet constitue un sujet laïc mais fonde aussi le sujet comme sujet d'un regard et d'un questionnement, et donc comme lecteur et interprète. Le lecteur du texte trouve alors dans les personnages des doubles de lui-même, bons ou mauvais lecteurs.

De fait, les objets dans les textes sont toujours des signes à l'adresse du lecteur : indices d'une scansion, d'une articulation du texte, signes d'identification ou d'organisation des personnages par leur statut d'attribut ou d'emblème, ils assurent une fonction structurante et herméneutique, au service de la réception du texte.

Ils participent aussi volontiers d'une dimension méta-textuelle, en se faisant le lieu privilégié d'un discours réflexif, en métaphorisant notamment, comme le miroir ou la clef, les pratiques d'écriture ou de lecture. Les objets, produits de l'industrie humaine et d'un savoir-faire, renvoient ainsi au processus créateur, à une maîtrise et un ordonnancement des matériaux : l'objet est le produit d'une fabrication artisanale, artistique ou merveilleuse, fruit de compétences spécifiques, parfois renvoyée à un temps originel et fondateur. En ce sens, il permet de construire la figure de l'écrivain ou du poète et interroge celle du créateur.

47. Conférence du 2 février 2012.

Lire les objets médiévaux – Fabienne Pomel (dir.)
ISBN 978-2-7535-5309-5 — Presses universitaires de Rennes, 2017, www.pur-editions.fr

Y. Meessen souligne toutefois la distance qui sépare Dieu et l'artisan : l'*artifex* travaille à partir d'une matière pré-existante et a besoin du facteur temps, contrairement à Dieu qui tire à la fois la matière et la forme de lui-même. L'usage de la métaphore de l'*artifex* chez maître Eckhart pour illustrer l'œuvre est donc une analogie qui mêle identité et différence. La métaphore a surtout une fonction « transitive » pour donner à penser le rapport au Dieu créateur.

L'étude originale menée par S. Douchet et V. Naudet sur la figure intéressante d'Hubert Galaup de Chasteuil et sur un objet-livre étrange, issu de ses découpages-collages sur des manuscrits et imprimés anciens, permet de conjoindre les figures du lecteur et du créateur : Hubert en effet, est d'abord un lecteur et en tant que compilateur, un interprète des textes manipulés, ce qui éclairerait la présence insistante de Mercure, figure du passeur et de l'interprète. Mais la relation spéculaire du compilateur à sa matière vaut aussi pour la figure de l'écrivain comme fabriquant : au-delà de la prédation et de la mutilation, la main qui découpe et agence dans le geste de la conjointure est celle de l'auteur-créateur, comparé à l'occasion au tailleur de bois. L'objet-livre est ici matérialité et esthétique hybride, mais fédérée par le sujet lecteur et créateur qui propose un surplus de sens en interrogeant notamment la cause des femmes et leur place dans la société.

Vers une autonomisation parallèle et réciproque de l'objet et du sujet ?

L'étude de l'objet invite donc à une démarche totalisante, à la fois anthropologique, historique et littéraire, qui conjugue sémiotique, herméneutique et taxinomie : des familles d'objets ou des séries s'esquissent, tout en contribuant à définir des genres ou des types de personnages, des idéologies et des esthétiques. C'est ainsi une histoire de l'imaginaire de l'objet qui se dessine, mais aussi des rapports réciproques du sujet et de l'objet. Peut-on déceler en diachronie une évolution au cours du Moyen Âge dans l'appréhension de l'objet et dans l'articulation entre objet et sujet ? Semble s'esquisser une construction réciproque des deux notions en même temps qu'un mouvement de désintrication. Le succès et l'essor des *ekphrasis,* autrement dit des descriptions d'objets d'art, à la fin du Moyen Âge, allié au goût des collections de curiosités et merveilles chez un René d'Anjou par exemple, manifesterait un nouveau « parti-pris des choses », une tendance à l'objectivation et l'autonomisation des objets, corrélées paradoxalement à une affirmation du sujet. K. Pomian observe en effet que si « la modalité la plus ancienne de la collection – une réunion d'objets merveilleux gardée dans un réduit sacré – est connue depuis

Lire les objets médiévaux – Fabienne Pomel (dir.)
ISBN 978-2-7535-5309-5 — Presses universitaires de Rennes, 2017, www.pur-editions.fr

le Paléolithique[48] », l'essor des collections particulières apparaît dans des sociétés à tradition étatique longue et régies par une rivalité entre lignages et individus (en l'occurrence l'Italie du Nord) : il analyse la collection particulière comme un avatar de l'auto-portrait, par opposition au trésor qui n'est pas lié à un individu. Autonomisation de l'objet et du sujet seraient ainsi corrélées.

M. Camille observe de même dans son étude sur les marges des manuscrits qu'à partir du XV^e^ siècle, « les choses placées dans les marges sont des objets matériels, dotés d'une valeur ou d'un prestige particulier, sur le marché de l'art ou de la mode[49] ». Les marges deviennent ainsi des lieux de collections, dans une esthétique de la décontextualisation en même temps qu'elles se transforment en cadre et « traitent la page comme s'il s'agissait d'un tableau ». Semble s'instaurer ainsi une forme de coupure ontologique, celle-là même qui s'observe un peu plus tard dans la naissance des natures mortes avec la mise en abyme des cadres, portes, fenêtres ou niches.

Aujourd'hui si les objets se sont désacralisés, la logique médiatrice des objets observée au Moyen Âge n'est pas obsolète. Comme l'observe J. Baudrillard, « il faut d'abord que l'homme cesse de se mêler aux choses, de les investir à son image pour pouvoir ensuite, au-delà de l'usage qu'il en a, projeter sur elles son jeu, son calcul, son discours, et investir ce jeu même d'un message aux autres et un message à soi-même[50] ». L'analyse proposée par K. Pomian sur les collections et musées comme sacrifice et extraction d'un certain nombre d'objets hors du circuit des valeurs d'échange et d'usage ne fait que transposer dans le domaine esthétique et artistique le processus à l'oeuvre dans des sociétés anciennes ou dites primitives pour les objets sacrés. Si l'objet est « une enceinte mentale où je règne » et si s'opère une « intégration réciproque de l'objet et de la personne[51] », la frontière entre objet et sujet reste quelque peu incertaine, particulièrement avec les nouveaux outils numériques.

Faut-il penser comme le suggère J. Baudrillard qui écrivait au moment de l'essor de la société de consommation, que nous sommes aujourd'hui à la fin de l'ordre de la Nature dans lequel l'homme était « transsubstantiateur de matière » et

48. Krzysztof Pomian, *Des saintes reliques à l'art moderne. Venise-Chicago, XIII^e^-XX^e^*, Paris, Gallimard, 2003, p. 9. J. Baudrillard analyse la pratique de la collection dans une optique voisine, comme « passe-temps » et équilibre névrotique contre l'angoisse, affirmant que le terme final de la collection est « la personne du collectionneur » (p. 128).

49. *Images dans les marges. Aux limites de l'art médiéval*, trad. de l'anglais par B. et J.-Cl. Bonne, *Le temps des images*, Paris, Gallimard, 1997 (p. 216).

50. *Le Système des objets, op. cit.,* p. 35-36.

51. J. Baudrillard, respectivement p. 120 et 128.

Lire les objets médiévaux – Fabienne Pomel (dir.)
ISBN 978-2-7535-5309-5 — Presses universitaires de Rennes, 2017, www.pur-editions.fr

l'objet fondamentalement anthropomorphique, et que nous évoluons dorénavant dans un monde « non plus donné mais produit, maîtrisé, manipulé, inventorié, contrôlé, acquis[52] » ? Sommes-nous condamnés à « la chasse à l'objet » (p. 216), au leurre de l'objet personnalisé, livrés à une « entreprise de matérialisation du surmoi » (p. 269) et de « domestication (ou contrôle) de la libido » par la publicité (p. 183) ? Sommes-nous réduits par les objets au statut de « technicien intelligent des communications » (p. 37) ? À l'heure où l'homme perd au jeu de go face à une machine, où l'on espère mettre des robots parlants au service de la personne et implanter directement dans le corps des nanotechnologies, et où les objets continuent à envahir notre quotidien en vagues perpétuelles, notre rapport aux objets est-il de maîtrise ou d'asservissement, et les frontières entre l'objet et le sujet ne sont-elles pas à nouveau brouillées ?

52. *Le Système des objets, op. cit.,* p. 39 et 40.

Lire les objets médiévaux – Fabienne Pomel (dir.)
ISBN 978-2-7535-5309-5 — Presses universitaires de Rennes, 2017, www.pur-editions.fr